

être pas du changement : il est distrait, et puis il n'est entré qu'un instant dans sa chambre.

—Espérons-le, ma tante.

J'opérai donc ma petite affaire aussitôt le dessert terminé, et, l'ayant conduite avec une dextérité parfaite, je m'apprêtai à regagner le salon, lorsqu'un objet sombre, d'une forme oblongue, se rencontra sous ma bottine. Je le ramassai : c'était un petit carnet en cuir de Russie, fermé par un mince caoutchouc. Afin de le rendre à son propriétaire, sans avoir besoin de recourir au crieur public, je l'ouvris, espérant y trouver une indication, une carte. Je ne vis pas de carte, mais deux photographies s'offraient à mes regards.

Deux photographies ! Il n'y avait pas d'indiscrétion à les contempler. J'ai toujours eu un faible pour les albums remplis de jolis minois glacés ou émaillés. Lune représentait un homme de profil, extrêmement beau, brun, aux lignes arrêtées et superbes.

—Pedro, murmurai-je en revoyant en mon esprit la scène de l'église, à Genève.

Sur l'autre, un mignon bébé à demi nu, souriait, juché sur une table ; une nounou quelconque devait le tenir par derrière ; on devinait la crispation des doigts dans la petite chemise brodés. Chose étrange : ce baby attira mon attention, je l'étudiai longtemps : ses yeux étaient très grands et très beaux, et, au fond de cette prune d'enfant, je retrouvai un peu du regard de Béatrice.

—C'est bizarre, me dis-je, évidemment cet objet appartient à mademoiselle Lartius ; mais quel est ce moutard ? Où a-t-il pris cette ressemblance mystérieuse avec une jeune fille qui ne doit lui tenir, en définitive, par aucun lien du sang ? Je n'ai jamais ouï dire que le Révérend ait eu d'autres rejetons que cette fille unique dont il est séparé grâce à sa dureté implacable. Un petit cousin peut-être ? mais non : Mater Dolorosa m'a dit un jour n'en posséder aucun...

La lumière ne se faisant pas dans

mon cerveau tourmenté, je recouvris la photographie du panier de soie qui la protégeait. Ces deux portraits. Évidemment, avaient été produits depuis peu. En retournant les cartes émaillées, je vis le nom du photographe et celui de la ville dont elles étaient originaires : Geneva.

Cela ne m'apprenait rien de plus. A côté, dans une petite poche en miniature placée à gauche du carnet, une boucle de cheveux d'or, fins et doux comme de la soie blonde. Je refermai le tout et rentrai au salon.

A force d'artifices et d'adresse, je parvins à me ménager une place à côté de Mlle Béatrice.

—Cet objet est à vous, je crois ? dis-je en lui présentant son trésor égaré.

Elle s'en saisit vivement, tandis que ses joues s'empourpraient.

—Comment se trouve-t-il entre vos mains ?

—Vous l'avez perdu là, dans le corridor.

—Ah ! fit-elle, merci.

Un instant après, elle leva ses yeux sur moi avec angoisse, et cette fois elle était pâle :

—Comment savez-vous qu'il est à moi ?

Franchement, la question était embarrassante ; pendant l'espace d'une seconde, je regardai les boutons de mon gilet, comme pour les supplier de me venir en aide.

—Mon Dieu, mademoiselle, je l'ai vu tomber de votre poche, donc je ne pouvais me méprendre. Si je ne vous l'ai pas rendu immédiatement, c'est que j'ai dû faire une commission pour ma tante.

Et, pour détourner de son esprit l'inquiétude qui l'obsédait, je lui racontai l'histoire des nymphes avec une verve qui la fit sourire. Puis, je rappelai les souvenirs de l'an passé, alors que j'arrivais chaque soir avec mes livres et mes cahiers ; je l'amusai par le récit de quelques folies d'écoliers, et, quand je la vis tout à fait rassurée, je parlai de sa cousine.

—J'ai reçu de ses nouvelles ce ma-